

La science médiatisée.Le discours des publics

Suzanne de Cheveigné

▶ **To cite this version:**

Suzanne de Cheveigné. La science médiatisée.Le discours des publics. Hermès, La Revue - Cognition, communication, politique, 1997, 21, pp.95-106. 10.4267/2042/15045 . halshs-00171777

HAL Id: halshs-00171777
https://shs.hal.science/halshs-00171777

Submitted on 13 Sep 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA SCIENCE MEDIATISÉE[1]
I. Le discours des publics

Suzanne de Cheveigné
Laboratoire Communication et Politique, CNRS, Paris

On déplore régulièrement l'insuffisance des émissions scientifiques, aussi bien en qualité qu'en nombre, à la télévision française, et on leur oppose inévitablement la production de la télévision britannique, effectivement riche et diversifiée. Pourtant, que l'on se penche sur le cas des magazines scientifiques de la presse écrite et la situation s'inverse. La France en fait vivre un grand nombre : de *La Recherche* à *Ça m'intéresse* en passant par *Sciences et Vie*, *Eurêka* et bien d'autres, là où les Britanniques se contentent de quelques titres. Il ne semble donc pas que nos compatriotes sont hermétiques à la science. Alors, que se passe-t-il quand la Science passe à la Télé ?

Pour le savoir, nous avons mené une étude en réception[2] d'émissions scientifiques[3] auprès du grand public (on trouvera par ailleurs le point de vue des scientifiques). Cette démarche consiste à susciter des discours sur des objets médiatiques, ici des extraits d'émission, afin d'analyser les mécanismes cognitifs et affectifs de production de sens auxquels ils donnent lieu. (Veron, 1988b). Comme on va le voir, il s'agit d'une démarche comparative à la fois des formes télévisuelles et des discours des récepteurs.

Le modèle théorique qui soutend cette étude est celui du "contrat de lecture" (Veron, 1984, 1985, 1988a). Un texte médiatique propose à son lecteur ou spectateur non seulement un contenu mais une relation. Cette propsition est matérialisée dans le texte par le dispositif d'énonciation, au sens où l'entend Antoine Culioli : la construction des êtres discursifs que sont l'énonciateur et le destinataire et, partant, d'une relation entre les deux (Fischer et Veron, 1986). Au lecteur ou au spectateur d'accepter ou non cette propsoition. En d'autres termes, la

façon dont on s'addresse au téléspectateur peut avoir autant d'importance que le contenu qu'on lui propose. C'est ce que nous allons confirmer dans la suite.

Le conflit dans les formes

Dans un premier temps, il nous fallait établir des critères de choix d'extraits à tester, à sélectionner dans les émissions diffusées en France pendant la saison 1992-93. Nous avons choisi de retenir des séquences d'écriture télévisuelle homogène, que nous avons appelé formes : reportage, démonstration d'appareil, interview, etc., chacune correspondant à un certain type d'organisation temporelle et spatiale. Nous n'avons donc pas situé l'analyse au niveau d'émissions entières car, contrairement à la situation qui prévalait il y a une vingtaine d'années, elles sont très rarement composées d'une seule forme. Pour établir un critère, certes pas unique, de comparaison entre ces formes, où se rencontrent l'institution scientifique d'une part, l'institution télévisuelle de l'autre, nous y avons cherché les traces de négociation entre elles. On y trouve :

1. Des visions d'un monde «naturel», qui vaque à ses affaires apparemment sans remarquer la caméra. Le discours échangé entre les protagonistes n'est - en principe - pas destiné au téléspectateur et ne suffit pas toujours à lui faire comprendre la scène. Intervient alors une voix off pour commenter et expliquer (Metz, 1991). C'est le modèle canonique du documentaire, représenté ici par un extrait d'*Envoyé Spécial* de B. Benyamin et P. Nahon sur le développement de la vision chez les bébés. Une femme chercheur arrive à son laboratoire au volant de sa voiture, pendant qu'une voix-off masculine situe ses travaux. On la voit ensuite mener ses expériences pendant qu'on entend tantôt les paroles échangées, tantôt la voix off qui explique. L'extrait comporte également une courte séquence d'entretien où le chercheur, dans son bureau, s'adresse à un reporter hors champ.

2. Des rencontres de scientifiques, dans leur milieu identifié par des livres, des appareils, etc. On réunit ainsi la présence du scientifique et la valeur symbolique des appareils qu'il manipule. Quand au reporter, il peut être plus ou moins visible ou audible. Nous avons retenu un cas extrême où il est très présent, un extrait de *Savoir Plus*, de F. de Closets, sur un appareil d'imagerie cérébrale, la caméra à positrons. Le journaliste, Patrick Hester, assis sur le bureau d'un homme en blouse blanche, prend en charge toute l'explication puis subit l'expérience, qui comporte une injection d'eau radioactive. La séquence est fortement dramatisée, entre autres par un silence qui dure près d'une minute. Des personnages en blouse

blanche sont visibles en fond mais ne parlent pas. L'extrait comporte les transitions de début et de fin faites en studio par F. de Closets.

3. Un scientifique prend la parole, mais hors de ses murs, dans des lieux identifiés comme ceux de la télévision. On reconnaît alors un présentateur souvent connu du public, un décor artificiel de plateau, éventuellement des caméras, des moniteurs, etc. La négociation entre institutions passe alors par le dialogue entre présentateur et scientifique. Trois séquences de ce type ont été montrées :

- Une autre séquence de *Savoir Plus* montrant une discussion animée, sur le sujet de la conscience, entre F. de Closets, le neurobiologiste J.D. Vincent, et le moraliste A. Frossard. Les trois hommes sont assis autour d'une table, sur une estrade. Un public est présent mais assis bien à l'écart. F. de Closets regarde fréquemment la caméra. Le montage est très haché, avec des plans particulièrement courts.

- *Connaissance de la Science*, une émission présentée par P. Amar sur TV5. Il interroge un neurobiologiste, H. Korn, au sujet de ses recherches sur le cerveau. Les deux hommes sont assis sur des bancs en bois dans un grand studio sans public. A un moment, le chercheur montre à P. Amar une photo d'une cellule, montrée ensuite en gros plan à l'écran. Les plans sont plus longs que dans l'extrait précédant. Les deux hommes ne regardent jamais la caméra, sauf à la fin, où P. Amar se tourne vers elle pour faire un rapide résumé, avant de lancer le sujet suivant.

- *La Marche du Siècle* où un chercheur, le Dr. B. Vincent, interrogé par J-M. Cavada, explique les différentes types de mémoire, en prenant pour exemple sa montre, qu'il tient à la main. L'image du chercheur est également projetée sur un écran. D'autres invités sont présents ainsi qu'un public situé immédiatement derrière eux. J-M. Cavada, assis seul au centre du demi-cercle des invités, ne regarde pas la caméra.

4. Enfin, une séquence peut être entièrement prise en charge par l'institution télévision, tournée en studio sans scientifiques. L'institution scientifique peut être représentée symboliquement par un instrument dont le journaliste-présentateur fait la démonstration. Elle peut aussi disparaître totalement : dans l'émission remarquable mais hélas disparue, *Dis, Jérôme* de J. Bonaldi, elle était explicitement remplacée par la grand-mère du présentateur, présente seulement dans le discours de celui-ci, mais dont la démarche était parfaitement scientifique. (Des séquences de ce type ont été utilisées dans une partie de notre étude consacrée à la réception par des enfants.)

Nous avons réalisé 20 entretiens semi-directifs autour de ces 5 extraits, soit individuels au domicile des personnes, soit en groupe de 4 ou 5 personnes, en salle de réunion. Ces entretiens duraient environ 1 heure 30 (2 heures en groupe). Le schéma général du guide d'entretien était le suivant :

- des questions portant sur la vision a priori de la science, de la vulgarisation scientifique et de la télévision comme source de savoir.
- le visionnage des 5 extraits (de 2 minutes 30 environ chacun, leur ordre de présentation étant inversé un fois sur deux), chacun suivi d'une discussion sur la forme des extraits et les relations entre scientifiques, médiateurs et téléspectateurs qui s'y établissaient.
- une conclusion comparative, classement des extraits ou description de l'émission idéale.

Les entretiens ont été enregistrés et retranscrits verbatim. Nous avons veillé à couvrir un éventail aussi large que possible de personnes en termes d'âge, sexe et catégorie socioprofessionnelle. De tels échantillons ne sont pas, bien entendu, quantitativement représentatifs. Cette recherche explore donc les lectures possibles des émissions choisies, mais ne peut rien dire du poids relatif de ces différentes lectures au sein des populations concernées. Elle permettrait en revanche de dégager les questions pertinentes à poser dans un questionnaire quantitatif, si l'on souhaitait une objectivation statistique des résultats.

La télévision et les souvenirs d'école

Pour la plupart des personnes interrogées, l'institution télévision est familière et elles entretiennent à son égard des attitudes fortement structurées. Nous avons donc fait un premier "tri" des entretiens, selon que leurs propos exprimaient un *a priori* favorable ou défavorable à la télévision, en général, et en tant que support de discours sur la science.

Quant à l'institution scientifique, elle est souvent perçue comme plus lointaine, voire mystérieuse (Boy, 1994). Les individus ont des visions très différentes de l'accessibilité du savoir qui y est produit, et ces visions dépendent de la perception qu'ils ont des limites de leur propre savoir, de leur capacité à apprendre ou comprendre, et aussi du souvenir qu'a pu leur laisser l'école. Ces discours nous ont permis de définir un second critère de classification : la frontière ente savoir et non savoir est-elle vécue comme non problématique ou bien conflictuelle et

douloureuse ? Le croisement de ces deux variables, indépendantes l'une de l'autre, définit quatre positions de parole.

Parmi les personnes qui tiennent un discours *a priori* défavorable à la télévision, deux profils fort différents sont apparus, en fonction du rapport de l'individu à son ignorance. L'ignorance d'un domaine qui n'est pas le sien ne pose pas de problème à l'«**intellectuel**» : il s'agit d'une personne munie d'un bagage culturel important, confiant en sa capacité personnelle à aborder des thèmes qui lui sont éloignés mais pour qui la télévision n'est pas une source légitime de savoir. L'«**exclu**», lui, vit son ignorance de manière très douloureuse, mais n'attend rien non plus de la télévision.

Nous retiendrons ici à ceux qui ont un discours globalement favorable vis-à-vis du média télévision, qu'ils vivent les limites entre leur savoir et leur non savoir de manière insouciante, représentent un type de lecture «**bénéficiaire**», soit que, «**intimistes**», ils expriment la difficulté, voire la souffrance, rencontrées lors de l'acquisition de savoir**.** Il est important de noter que la typologie ainsi dégagée vaut pour des discours tenus face à ces extraits d'émissions scientifiques, et ne caractérise pas les individus en eux-mêmes. Il s'agit d'une typologie de lectures, de rencontres un téléspectateur et un genre télévisuel, non de personnes : on pourrait fort bien, par exemple, vivre de façon problématique l'acquisition du savoir scientifique et non celle d'un savoir sur la peinture. Ce n'est que pour la commodité de la description nous avons parfois personnifié ces postions. Il faut d'autre part souligner à quel point les discours tenus par une presonne sont cohérents d'un bout à l'autre, et à quel point ils se ressemblent à l'intérieur d'un type donné - c'est ce qui permet l'établissement d'une telle typologie des lectures.

La lecture bénéficiaire

La lecture bénéficiaire apparaît le plus souvent dans les catégories socioprofessionnelles moins élevées. Globalement favorable à la télévision, elle n'exprime pas de distance aux autres téléspectateurs, reconnaît l'appartenance à un collectif, celui du «français moyen» :

> *Moi je fais partie des… du citoyen moyen. Moi, c'est la télévision, c'est l'information qui vient à moi.*

Certaines émissions peuvent être critiquées justement lorsqu'elles ne semblent pas répondre à leur vocation «grand public» :

> *On a l'impression que dans cette émission la science s'adresse à une certaine catégorie de gens et que, bon, le français moyen n'a pas sa place dans son canapé en regardant cette émission.*

Le rôle d'intermédiaire joué par le journaliste est non seulement accepté mais souhaité. On s'identifie à lui :

> *Il essaie d'aller à l'essentiel. Le scientifique pourrait se perdre dans des explications dont les gens ne s'intéressent pas ou qui s'adresseraient à certains initiés. Là, il essaie de centraliser, de cibler le discours du scientifique sur vraiment ce qui est important.*
>
> *Il essaie d'identifier sa propre expérience à tout le monde. C'est comme si on était à sa place.*

Il n'y a chez le bénéficiaire ni refus du spectaculaire ni rejet de l'emprise de la télévision sur le monde scientifique :

> *[A propos de la démonstration par un journaliste de la caméra à positrons] Il y a toute une mise en scène qui fait qu'on est très intéressé.*

L'image est considérée comme une aide importante à la compréhension :

> *[Le scientifique] est obligé d'employer certains mots scientifiques, il ne peut passer outre. Une cellule, ça peut sembler assez abstrait pour quelqu'un, alors que là, de la visualiser sur un écran, même si c'est fait artificiellement, on est bien d'accord, mais le fait de la visualiser pour moi ça a un effet tout à fait bénéfique (...) Disons que c'est un support (...) Le fait de visualiser la chose, ça la rend plus proche de nous.*

On observe donc ici une adhésion sans réserves à l'institution télévision, mais qui reste accompagnée d'un regard critique sur la qualité de ses performances. Sa propre ignorance ne pose pas de problème au bénéficiaire : il la reconnaît et l'accepte. Il est curieux et optimiste sur les possibilités d'engranger des éléments

d'information, à condition certes de consentir un certain effort. Mais son modèle du savoir est agrégatif :

> *[Qu'apporte cette émission ?] Comme toute émission scientifique, quand on n'est pas scientifique, c'est à dire un enrichissement, une information, qu'on n'irait pas forcément chercher dans un livre.*
>
> *La science ne s'adresse pas forcement à une minorité de personnes, on peut comprendre aisément le b.a. ba scientifique.*
>
> *Pour regarder ce genre d'émission, il faut être concentré. Mais quoi qu'il en soit, le peu qu'on en retient, c'est toujours bon à prendre.*

On ne constate pas de rejet particulier d'éléments susceptibles de rappeler l'école :

> *Pour moi, c'est pas un divertissement. C'est comme à l'école, on nous a appris la théorie. Ben là, la télé c'est un intermédiaire. Le scientifique nous apprend certaines choses.*

Cela dit, la possibilité d'inverser la situation et de s'identifier au maître plutôt qu'à l'élève est bien appréciée :

> *[A propos de La Marche du Siècle] Ils ne sont pas assis à la même table, ça fait moins conversation. Ça fait plus interrogatoire. Ça peut peut-être donner l'impression au téléspectateur que c'est lui qui a mis l'invité sur le banc et qu'il lui pose des questions. Alors que quand les gens sont autour d'une table ils donnent plus l'impression d'être entre eux. Et puis nous, on est là, on regarde par le trou de la serrure.*

Le monde scientifique parait lointain, dans la lecture bénéficiaire, et les scientifiques semblent avoir un mode de pensée particulière :

> *Les chercheurs sont des gens qui sont confrontés à un problème et (...) ils tournent autour jusqu'à ce qu'ils trouvent une solution. Non pas <u>une</u> solution mais <u>des</u> solutions, <u>des</u> réponses, et qu'ils n'ont jamais fini de tourner autour du même sujet. Ce qui n'est pas la démarche habituelle des gens. Donc ce sont des gens qui peuvent avoir une façon de réfléchir qui est différente des autres, c'est obligé.*

Le bénéficiaire est soulagé lorsque le monde scientifique apparaît malgré tout accessible :

> *Il n'a pas un physique, une façon de s'habiller qui ressemble à ce qu'on peut avoir d'un scientifique, quoi, (...) avec des lunettes, complètement débraillé, sur sa planète, quoi (...) On se sent plus proche.*

> *On voit arriver cette scientifique en voiture comme nous on pourrait le faire pour notre travail (...) Ça ne donne pas l'impression d'un scientifique toujours enfermé dans son laboratoire, totalement en marge des réalités.*

L'optimisme du bénéficiaire est associée à une exigence pragmatique quant à l'intérêt, pour sa vie quotidienne, de ce qu'il est disposé à apprendre. La spécificité perçue de la démarche scientifique ne l'empêche pas de penser qu'il peut accéder, moyennant un effort, à des fragments de connaissance scientifique.

Les bénéficiaires déçus

Un des groupes, dont le discours était proche de la lecture bénéficiaire, a cependant basculé de cette attitude optimisme vers la déception. La situation d'entretien en groupe exacerbe les positions exprimées et elle est intéressante en cela car elle peut mettre mieux en évidence les mécanismes cognitifs sous-jacents aux discours. En ce qui concerne la médiation de la télévision, ce groupe était particulièrement sensible aux éléments soulignant le soin apporté à la préparation de l'émission, à la qualité de l'accueil réservé au scientifique comme au téléspectateur qui s'identifie au public sur le plateau :

> *[La Marche du Siècle] Le public derrière nous donne l'impression, nous, quand on est chez nous, d'être dans un mouvement de groupe, de participer (...) Quand on voit plein de gens, on se dit tiens, on n'est pas tout seul à s'intéresser, il y a des gens derrière, même s'ils sont là pour décorer.*

> *[Savoir Plus, où le public était en retrait dans des sortes d'alcôves] Ça m'a fait sourire au début quand j'ai vu le public au travers de la porte. Comme si on leur disait, vous avez le droit d'entendre, on laisse la porte ouverte, mais pas avec nous, hein.*

Par ailleurs, la critique des insuffisance perçues de l'institution télévision est bien plus acerbe que chez le bénéficiaire - on va jusqu'à mettre en doute l'authenticité de la démonstration de la caméra à positrons :

> *Moi j'y crois pas (...) On le voit, il rentre, il parle, puis c'est pas lui. Après c'est le bras de quelqu'un d'autre. [rires] Franchement c'est net, ça pose pas une seconde d'hésitation. Il montre comment on se met. On voit bien que c'est pas lui. Pour moi c'est clair.*
>
> *Si ça se trouve, il n'y a rien dans la seringue.*
>
> *Il nous trompe un peu, parce qu'on nous fait croire que c'est du direct alors que ça ne l'est pas.*

Le groupe avait raison sur ce dernier point au moins car il s'agissait en effet d'un faux direct avec une transition maquillée : «Eh bien, Patrick …» «Mais non, François …». Mais aucun autre interviewé l'avait relevé ! Dans le même extrait, les scientifiques étaient eux aussi perçus comme victimes de l'institution télévision :

> *L'image aussi d'une blouse blanche qui vient apporter le chariot avec je ne sais quoi. Elle fait vraiment boniche. Il y a le journaliste qui est là et les blouses blanches font vraiment balayeuses. C'est vrai que les blouses blanches font juste le décor, juste de passage (...) des figurantes.*

L'argent et l'audimat sont très présents à l'esprit de ce groupe - signes que l'accueil offert au téléspectateur est intéressé et non sincère.

> *[La Marche du Siècle] Ça reste simple comme émission et puis on n'a pas l'impression qu'il y a une tonne d'argent dépensé pour faire l'émission.*
>
> *[J-M. Cavada] regarde [le téléspectateur] plus comme quelqu'un à qui il veut apprendre quelque chose plutôt que comme quelqu'un qui va le faire vivre s'il met la bonne chaîne. Ce que je ne pense pas de de Closets, d'ailleurs, c'est un peu l'inverse.*

Cette grande exigence envers l'institution télévision en tant qu'intermédiaire a entraîné un violent rejet de l'extrait de *Connaissance de la Science*, dont ces personnes se sentaient exclus :

> *On a l'impression d'être une petite souris, qu'ils ne s'adressent pas à nous.*
>
> *Ils n'ont pas envie de nous faire savoir.*
>
> *Tout à l'heure [La Marche du Siècle] on avait l'impression d'être invités à l'émission et là on a l'impression de déranger. On a envie de partir et les laisser.*
>
> *[La science] n'est pas pour nous et on ne veut pas nous la communiquer (...) Il y a une barrière nette. On sent la barrière. On veut bien vous faire comprendre en gros, mais on ne veut pas trop, ce n'est pas trop pour nous.*

Ces bénéficiaires déçus ont l'impression qu'Amar est absent, *stressé*», «*mal à l'aise*», qu'il n'a pas joué son rôle, que la caméra «*les a surpris pendant qu'ils préparaient l'émission*». Une phrase terrible exprime cette angoisse :

> *Ce que [le scientifique] dit, c'est aussi intéressant mais on a l'impression que dans le studio, il y a les mots qui partent et qu'il n'y a personne pour les arrêter, ni journaliste, ni caméra, ni rien.*

Contrairement à J.M. Cavada, qui insiste toujours sur le haut degré de préparation de ses émissions, P. Amar est perçu comme étant en train de découvrir le discours de son interlocuteur. Cette attitude - qui sera interprété extrêmement positivement dans la lecture suivante - est spectaculairement rejeté par ce groupe de "bénéficiaires déçus" comme un manque de médiation.

La crise de légitimité qui touche à la télévision dans les années 90 a probablement affecté le contrat des bénéficiaires déçus avec ce média - témoin leur vive défiance devant la démonstration de la caméra à positrons - alors que les bénéficiaires apparaissent comme les destinataires "idéaux" de la vulgarisation "grand public". Reste que l'on cerne mieux ici la demande faite au médiateur : accueil et reconnaissance du téléspectateur - un rôle de contenant.

L'intimiste

Dans leur perception positive de l'institution télévision, les lectures "bénéficiaire" et "intimiste" ne sont pas très éloignées. Par contre, pour la seconde, le journaliste n'a pas seulement le rôle d'intermédiaire, de lien entre le scientifique et le téléspectateur, qu'il avait aux yeux du bénéficiaire. Il est davantage l'interlocuteur du scientifique et doit laisser celui-ci parler, sans "traduire" ses paroles. La place du journaliste peut être lieu d'identification.

> *Le scientifique raconte quelque chose à quelqu'un qui semble toute ouïe, qui semble écouter ce qu'il dit et non pas simplement attendre qu'il ait fini de parler pour reposer une nouvelle question.*
>
> *Il est le porte parole du téléspectateur sur le plateau.*

L'intimiste, comme le bénéficiaire, est très attentif à la performance du journaliste, mais, pour l'intimiste, celui-ci ne doit en aucun cas s'interposer entre le téléspectateur et le scientifique, ce qui est reproché ici à F. de Closets.

> *On a l'impression qu'il est là pour nous faire comprendre, un espèce de traducteur à notre adresse alors qu'en fait il ne répond pas aux questions. Ça passe par son intellect et sa pensée, et pour moi, il transforme... Il interprète ce qu'il veut interpréter.*

L'élément décisif qui différencie la lecture intimiste de la bénéficiaire est le rapport de la personne à sa propre ignorance : l'intimiste est bien moins insouciant que le bénéficiaire, et un sentiment de malaise perce dans son propos.

> *[la science] Ça évoque quelque chose qui m'intéresse fortement mais où je me sens tout petit (...) Ça m'évoque "Science et Vie Junior" car le "Science et Vie" normal, il est trop costaud pour moi.*
>
> *[J-M. Cavada a explicité au début de l'extrait son but de vulgarisation] Le dire d'entrée, ça veut peut-être dire aux gens : de toute façon on ne peut pas parler comme on parle entre nous, parce que autrement vous ne comprendriez pas. Je ne sais pas si c'est très positif de le dire.*

[Envoyé Spécial où, au début, la scientifique arrive au travail au volant de sa voiture] Je n'aime pas le cliché, regardez c'est une femme comme vous et puis après non en fait, elle est beaucoup plus intelligente que vous. Et on se dit "Mince!". On en est presque à se dire "J'ai une plus belle voiture".

Ce vécu problématique des limites entre savoir et non savoir conduit l'intimiste à rejeter tout ce qu'il perçoit soit comme un dispositif scolaire, soit comme une mise en cause ses capacités intellectuelles. Il est important de noter que dans d'autres lectures, les mêmes éléments non seulement n'étaient pas rejetés, mais n'étaient tout simplement pas interprétés de la même façon.

[F. de Closets] gagatise [le téléspectateur] comme un benêt qu'il faut éduquer.

[J-M. Cavada] est un peu inspecteur dans l'amphi, avec remise des trophées en fin de scolarité.

[Envoyé Spécial] Ça me donne l'impression qu'on revient sur ce que je n'ai pas révisé quand j'étais à l'école, mais qu'on me dit, voilà il y a des gens en train de chercher sur ces sujets là.

Cavada, c'est un prof gentil, alors ça va, mais....

Le public présent sur le plateau de La Marche du Siècle gêne l'intimiste - d'où, justement, le nom que nous avons donné à cette lecture. :

Moi, de façon personnelle, je suis plus sensible à l'intimité dans la science qu'à un déballage devant beaucoup de personnes, donc le public derrière me gêne.

Le public de Savoir Plus, très en retrait, n'a pas posé le même problème. Ce que l'intimiste recherche avant tout, c'est le face à face avec le scientifique, aussi proche que possible. Son imaginaire est nourri par un dispositif que l'on peut qualifier, en suivant la conceptualisation batesonienne[4], de *symétrisant*, où il se retrouve de plain pied avec le scientifique. L'émission de P. Amar satisfait le mieux cette attente.

J'ai été invité, je me sentais plus invité à la discussion, moi dans mon fauteuil, eux dans le leur, que tout à l'heure.

On aurait pu être son pote, s'il avait été là et on aurait pu lui poser des questions.

On pourrait très bien y être. Je pense qu'on pourrait même prendre part au débat si on a des choses à rajouter.

Peu importe alors si le langage du scientifique est parfois difficile à comprendre :

Ils emploient des termes... il y a des termes qui m'échappent mais bon c'est pas grave, car éventuellement on peut en avoir une certaine compréhension dans le contexte.

Clair, tout en utilisant des termes scientifiques. C'est à dire qu'on ne prend pas non plus le téléspectateur pour un idiot en essayant de mettre un mot à la place d'un autre. Parce qu'il y a des mots qui ne se remplacent pas. Et même si a priori on ne les connaissait pas, on est tout à fait capables de les comprendre. C'est quand même avoir du respect pour le téléspectateur que de dire une phrase simple en utilisant des mots scientifiques.

L'intimiste est sensible aussi à ce qu'il ressent comme un manque de respect envers ce scientifique dont il aime se sentir l'interlocuteur :

Tant qu'on la laisse parler, qu'elle s'explique, tant qu'on la laisse travailler et que les journalistes sont à distance et la filment, c'est intéressant. Dès qu'on commence à la faire descendre de la voiture, on réessaie une deuxième fois, ça fait vidéo de collège, je trouve ça vraiment affligeant.

[Envoyé Spécial] C'est passionnant. C'est une vraie scientifique, elle va avoir des choses à dire, on voit comment elle travaille. (…) Mais je ne comprends pas qu'on ne soit pas plus discret.

Contrairement à la lecture bénéficiaire, l'intimiste comporte un jugement négatif sur ce qui est considéré comme une mise en scène artificielle et spectaculaire dans les émissions de terrain (en dehors, donc, des entretiens avec un scientifique). Elle

refuse l'intervention trop visible de l'institution télévision : Patrick Hester est traité de *«Nicolas Hulot de la science»*.

> *[Ce que je préfère] c'est où on pose des questions claires, il y a des réponses précises, où la caméra bouge le moins possible, où quand il y en a un qui parle, à la limite on ne voit que lui (...) que les présentateurs ou journalistes, parce que c'est des journalistes, soient le moins visibles possible, qu'ils s'effacent devant les protagonistes de ce qui est montré. Ils savent le faire quand ils veulent.*

Si l'intimiste est sensible à la question du passage entre le non-savoir et le savoir, c'est parce qu'il connaît, de par sa propre expérience, l'effort et l'investissement que cela représente. Nombre d'intimistes, en effet, sont sur une trajectoire socioprofessionnelle ascendante, situation fréquente depuis la démocratisation de l'enseignement supérieur. Acquérir un savoir, maîtriser les enjeux d'un domaine scientifique ou professionnel, n'est pas chose facile et la pression familiale et sociale a dû être souvent forte - d'où leur défiance face à des dispositifs qui leur rappellent l'école. A leurs yeux ce n'est que le rapport direct avec celui qui sait de quoi il parle, le scientifique, qui peut assurer un minimum de garanties d'authenticité. D'où l'insistance sur le fait que le journaliste ne doit pas "faire écran" entre le scientifique et le téléspectateur. Cette forte valorisation du savoir acquis amènent les intimistes à réagir négativement lorsqu'ils ressentent que la frontière entre ce qui est scientifique et ce qui ne l'est pas s'efface. D'où le refus de la spectacularité télévisuelle, leur attente d'une présentation "discrète" et le sentiment que, parfois, les hommes des médias "manquent de respect" à l'égard des scientifiques. D'où aussi le fait qu'un défaut de compréhension du vocabulaire ne leur paraît pas rédhibitoire : de ce point de vue, la difficulté ne fait que rappeler les frontières entre le savoir et le non-savoir.

La lecture bénéficiaire est radicalement opposée, n'exprimant pas ce souhait de contact directe et valorisante avec le scientifique. Bien au contraire, la télévision doit jouer littéralement son rôle de médiateur afin d'accueillir le téléspectateur, de s'interposer entre lui et un scientifique perçu comme étrange, voire étranger aux préoccupations du commun des mortels. Visions différentes de la science, activité menée par des personnages exceptionnels, ou ensemble de réponses à des questions concrètes. Demandes différentes faites à l'institution télévision, pourvoyeuse d'un contact directe avec les scientifiques ou bien proposant un écran interprétatif. Le choix des uns et des autres s'est exprimé de façon très nette : la

qualité de la relation proposée ainsi par le médiateur au téléspectateur est essentielle dans l'acceptation d'un type d'émission ou un autre. Il n'y a pas de forme idéale pour la communication d'un savoir scientifique tout simplement parce qu'elle n'a pas un public unique.

BATESON, G., *Steps to an Ecology of Mind*, Londres, Paladin Granada, 1973, en français : *Vers une écologie de l'esprit*, Paris, Seuil, 1978.
BOY, D., *Les attitudes des Français à l'égard de la science,* Rapport SOFRES, Paris, 1994
FISHER, S., et VERON, E.,Théorie de l'énonciation et discours sociaux, *Etudes de Lettres*, 1986, 71,
FOUQUIER, E. et *Les spectacles scientifiques télévisés. Figures de la production et de la réception*, Paris, La Documentation Française, 1985.
METZ, C. ,*L'énonciation impersonnelle ou le site du film*, Paris, Meridiens Klincksieck, 1991
VERON, E., «Quand lire c'est faire : l'énonciation dans le discours de la presse écrite» in*Sémiotique II*, Paris, IREP, 1984
VERON, E., «L'analyse du contrat de lecture : une nouvelle méthode pour les études de positionnements de supports presse» in *Les Médias. Expériences, recherches actuelles, applications*, Paris, IREP, 1985.
VERON, E., «Presse écrite et théorie des discours sociaux : production, réception, régulation» in P. CHAREAUDEAU (Ed.) *La presse : Produit, production, réception,* Paris, Didier, 1988
VERON, E., *La sémiosis sociale. Fragments d'une sociosémiotique*, Paris, Presses Universitaires de Vincennes, 1988

---

[1] Cette recherche a été financée par la Délégation à l'Information Scientifique et Technique du Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche, et par le Programme Communication du Centre National de la Recherche Scientifique.
[2] Pour un panorama sur la recherche en réception des médias, on peut se reporter au numéro 11-12 de la revue Hermès, *A la recherche du public*, coordonné par D. Dayan.
[3] Cette étude a été précédée par une première recherche auprès du grand public adulte, suivant une methodologie légèrement différente (Fouquier et Veron, 1985)
[4] Où les deux interlocuteurs ont des statuts équivalents, à opposer à un situation d'échange compléméntaire, telle que celle entre maître et élève (Bateson, 1973).
Voir une discussion de l'application de ce concept de Bateson aux discours sociaux dans les médias dans Véron, 1984, pp. 33-56 et Veron 1985, pp. 203-230.